

Un savoir incandescent

« Comment faire pour enseigner ce qui ne s'enseigne pas ? » Telle est la question pragmatique que nous nous sommes posés à l'ACF-Massif Central pour mettre en place un programme d'activités sur deux ans. Pour y répondre, nous sommes partis de notre conviction que le savoir qui est ici en jeu concerne tout un chacun qui consent à se laisser interroger par ses démons.

Deux Séminaires ont donc été organisés pour transmettre le savoir analytique tel qu'il s'élabore dans l'expérience, à partir de la découverte de l'inconscient par Freud et de l'enseignement de Lacan, de son premier à son tout dernier enseignement : le Séminaire d'étude et le Séminaire des membres de l'ECF. Tout deux sont ouverts au public. C'est là une gageure, un pari aussi bien.

À l'initiative de Jean-Robert Rabanel, AME de l'ECF, le Séminaire d'étude se propose de préparer au prochain Congrès de l'AMP-Barcelone 2018. Il prodigue ainsi un enseignement mensuel sur la psychose, extraordinaire et ordinaire, qui revisite à nouveaux frais l'impasse que rencontre Freud avec ce réel, l'issue qu'en propose Lacan en refondant la psychanalyse à partir de lui, et parcourt le travail d'École initié par Jacques-Alain Miller dès la création de l'ECF. À l'exposé théorique succède la présentation d'une expérience de la psychose par un analyste. Le succès de ce Séminaire n'est pas uniquement dû au transfert suscité par celui qui en est le responsable, mais également au fait qu'il vient rencontrer l'actualité clinique la plus brûlante et répondre à l'indigence conceptuelle des autres discours contemporains pour appréhender la psychose.

Le Séminaire des membres de l'ECF, quant à lui, offre un programme de conférences ouvertes sur la cité sous le titre Pourquoi la psychanalyse aujourd'hui ? Ici, à l'heure où la psychanalyse est attaquée comme jamais – sans doute est-ce là aussi le signe de sa vitalité ? –, des psychanalystes

témoignent de la réalité de leur(s) pratique(s) dans toute sa variété et sa singularité, soit une pratique du réel. Au fil du programme, trois AE de l'ECF nous font l'honneur de témoigner du plus vif de ce qu'ils ont extrait de leur propre cure, en le transmettant avec le plus grand tact pour être audible par chacun, sans rien sacrifier à la vulgarisation. Le pari ici aussi s'avère gagnant, d'ouvrir l'accès au discours analytique à un public renouvelé.

Loin de s'opposer ou de se compléter, ces deux Séminaires se nouent l'un à l'autre dans une adresse vers l'École, entre intension et extension. Le public qui y assiste n'est pas forcément le même, mais on constate qu'il y a une accroche, une fidélisation.

Quel est cet hameçon ? Contrairement au savoir universitaire, le savoir dans le discours analytique ne se quantifie pas, car il n'est pas objectivable. C'est un savoir particulier, en ceci qu'il s'éprouve dans le corps. Il touche, fait mouche, on le ressent à l'intérieur de soi. Ce savoir touche un réel, celui que Lacan a indexé d'une lettre, petit a. En cela, il est un savoir qui réveille, à l'heure où l'endormissement hypnotique est généralisé. Ce réveil prétend même à une visée politique, celle de responsabiliser chaque parlêtre dans sa parole et, partant, dans son acte. Il s'agit donc bien de viser un savoir incandescent qui met en alerte et qui contamine.

[Lire Lacan !](#)

Les ACF ont pour missions l'étude de la psychanalyse. Lacan voulait que les ACF aient son école : l'École de la Cause Freudienne. L'École comme sujet : « susceptible de délivrer un savoir à celui qui fait l'effort d'aller à sa rencontre »[\(1\)](#). L'ACF s'inscrit dans la droite ligne de l'ECF, pour rendre

accessible l'enseignement de Freud et de Lacan. Jacques-Alain Miller à la suite de Freud et de Lacan, rend sensible la dimension politique de la psychanalyse lacanienne avec le lancement de la Movidia Zadig – Champ freudien, Année zéro ! Depuis le démarrage des soirées Lire Lacan à Nantes, qui ont succédé aux soirées d'étude clinique, force est de constater aujourd'hui que l'on n'étudie plus Lacan comme on l'étudiait il y a quelques années. Pourquoi ? La disparition de l'enseignement de la psychanalyse lacanienne à l'université n'y est pas étrangère. J'ai eu la chance de connaître l'enseignement de la psychanalyse à l'université de psychologie dispensée par des membres de l'ECF. Tout naturellement, je me suis engagée dans les soirées d'étude de la psychanalyse via les soirées d'études cliniques de l'ACF de Nantes pour en savoir plus. Un pont permettait de passer d'un lieu à un autre. Aujourd'hui ce n'est plus le cas. Les frontières se sont installées excluant la psychanalyse lacanienne. Là où la psychanalyse lacanienne se voit exclue, décriée, il reste aux ACF d'inventer une nouvelle façon de rendre Lacan accessible à tous.

La psychanalyse lacanienne qui a le souci depuis toujours de s'adapter à son temps ne cesse de se réinventer, de rendre accessible la psychanalyse à chaque UN. Un constat : Un public nouveau, des étudiants, des analysants, des professionnels, viennent aux soirées Lire Lacan découvrir un autre visage de la psychanalyse que celui relayé par le discours universitaire.

Un principe : lire Lacan à partir d'un concept que l'on met au travail. Il s'agit de rendre sensible la façon dont Lacan se pose des questions cliniques, et les réponses qu'il apporte tout au long de son enseignement. Chaque participant est invité à s'inscrire en cartel pour apporter sa lecture du texte par une courte intervention. Puis un enseignement, au plus près de chacun, est dispensé afin de rendre accessible Lacan à tous, dans un souci d'éclairer les questions que chacun se pose.

Pourquoi « Lire » ? Lire, ce n'est pas étudier. Ce terme

« étudier » relève du discours universitaire. Il s'agit de délivrer un savoir, non pas mortifère, mais vivant, où l'on valorisera un savoir nouveau quand bien même s'agira-t-il d'un tout petit détail. Lire, c'est déchiffrer, comme on déchiffre un symptôme, comme on lit les formations de l'inconscient. Ce goût du déchiffrage nous est insufflé par l'expérience analytique. Pour cela nous prendrons la voie frayée par J.-A. Miller, qu'il nomme la « vertu cardinale dans la recherche analytique » [\(2\)](#) : la précision. Proscrire le flou, le vague. Rassurez-vous, J.-A. Miller note que nous butons toujours sur de l'imprécision, mais il ajoute qu'on ne fait pas alliance avec elle, on se bat contre elle. En psychanalyse la vertu de la précision se situe dans le souci du détail, invitant à tendre toujours vers le bien-dire. C'est pourquoi Lacan nous apprend à cerner ce qui échappe, à le cerner chaque fois de plus près, car notre pratique a affaire à ce qui échappe. Nous en approcher dans une approximation de plus en plus fine – c'est cela le mouvement à suivre. Le détail s'apparente à une trouvaille. Ce qui va de pair avec le nouveau. Lacan avait horreur de la répétition qui est pour lui l'équivalent de l'ennui. Il a toujours été animé par le nouveau. C'est ce chemin que nous tâchons de suivre pour nos soirées Lire Lacan. Chacun sort de ces soirées avec un savoir nouveau ouvrant vers un désir d'en savoir plus. C'est un savoir qui vise notre propre humanité, touche un savoir inconscient, oriente la clinique. Il n'y a pas un passage de Lacan qui n'est pas clinique. Lire Lacan est une tâche ardue, elle peut être décourageante, déroutante, mais toujours percutante. Pour le lire, nous avons la chance d'avoir le déchiffrage de J.-A. Miller – celui que Lacan a désigné comme celui qui sait le lire [\(3\)](#). Lire, ce n'est pas comprendre. Savoir lire est une surprise, un éclair. J.-A. Miller est animé par le souci de rendre lisible la lecture obscure de Lacan afin d'en dévoiler son précieux, ce qui fait son tranchant, et son mordant. Alors soyons mordus !

En référence aux Soirées Lire Lacan mit en place en Octobre 2015 par le

bureau de l'ACF Nantes. 9 soirées sont programmées jusqu'à Juin. Chaque première soirée est introduite par Jean-Louis Gault qui supervise ces soirées par « Lire Lacan avec Jacques-Alain Miller ». Programme : 2015-2016 – La conception du corps parlant chez Lacan. 2016-2017 – Lacan et l'amour. 2017-2018 – Lacan et son concept de désir. Soirées animées par Fouzia Taouzari.

[1](#) J.A. MILLER, *Politique lacanienne*, 1997-1998, Rue Huyssmans, collection éditée par l'ECF, 2001, p. 25.

[2](#) J.A. MILLER, « Le désir de certitude. Descartes et l'ordre des raisons » p.55, *La Cause du désir*, N°90, « À qui se fier » Navarin éditeur, 2015, p. 54-64.

[3](#) J. LACAN, « Télévision », *Autres écrits*, p. 509 : « celui qui m'interroge sait aussi me lire ». En référence aux questions que J.-A. Miller a posées à Lacan pour Télévision et des annotations rédigées en marge du texte.

[Le sujet, résistant du pousse à la norme](#)

L'affiche du congrès PIPOL8 interpelle. L'artiste, présente une installation faite de bric et de broc, suspendue, jouant sur un équilibre instable, en mouvement, avec différents poids et formes qui tiennent l'ensemble de façon logique, mais aussi très complexe. L'installation semble obéir à des jeux subtils de tensions, de portées, de forces, puisque chaque élément possède des caractéristiques propres, mais l'ensemble reste également tributaire du contexte dans lequel il est placé : le sol, le vent, la stabilité. L'association avec les topiques freudiennes a été immédiate pour moi. Le sujet est le résultat d'un ensemble de forces internes et externes et les

différentes instances psychiques doivent trouver à s'entendre afin de maintenir un minimum d'équilibre.

Des éléments, comme dans l'installation, sont visibles, d'autres pas. Ils peuvent se renverser, s'assouplir ou être anéantis par d'autres dans la structure.

Quelle place aujourd'hui dans nos institutions pour le sujet et l'inconscient ?

Dans l'institution où je travaille, le pousse à la norme s'incarne à 3 niveaux :

– L'importation du discours managérial au sein des établissements de soins. Les signifiants de l'entreprise ont tout à fait infiltré ceux qui étaient auparavant réservés à l'intra hospitalier. On ne parle plus du chef de service mais du N+1 pour poser nos vacances ou valider une demande de stage. Les fiches de postes sont uniformisées et le postulant doit remplir tous les critères (utilisation des tests projectifs et psychométriques, respect d'une approche qui tienne compte de diverses théories (y compris les TCC), nécessité d'une implication au sein de la gestion de l'hôpital (groupe de travail sur les protocoles ou fiches de contrôle – ex : la chambre d'isolement, la douleur, l'observance du traitement, le risque suicidaire).

– La massification de création de postes visant à faire appliquer les procédures de contrôles, à partir de la présence importante des cadres infirmiers et de leurs rôles de plus en plus marqués auprès de l'ensemble des équipes (y compris des psychologues). Les transmissions informatiques doivent être quotidiennes sur chaque enfant reçu. Les notes écrites et partageables sont lues et vérifiées voire rectifiées.

– Les effets sur les enfants hospitalisés. Ceux-ci sont aujourd'hui considérés, par l'institution, comme des enfants sous contrôle à qui il ne doit rien arriver. De ce fait, les sorties à l'extérieur sont restreintes (elles obéissent à des

normes : tant de soignants pour tant de patients), la circulation des objets entre l'intérieur et l'extérieur de l'hôpital est réduite (une fouille systématique pour les adolescents, des sacs).

La pratique comme le sujet est contrôlée.

La référence à la psychanalyse dans nos pratiques, n'échappe pas à ce raz de marée de l'évaluation. Peu enseignée ou pas dans certaines universités, en psychologie comme en médecine, elle apparaît comme obsolète ou « exotique ».

« Ah, mais ça existe encore l'inconscient ? » me demande une jeune étudiante en 3^{ème} année de psychologie à la faculté de Clermont-Ferrand. « Mais ce n'est pas reconnu par la science, ça n'est pas prouvé ? » ou « comment vous faites avec les enfants pour les faire travailler sur leurs troubles ? »

Difficile pour ces jeunes gens peu éclairés par leurs cours et des rencontres transférentielles d'avoir l'idée de : qu'est-ce qu'un sujet ?

A la déferlante actuelle, inattendue (car jamais évoqué dans le service), d'un retour du port des blouses blanches dans l'unité où je travaille, un petit garçon de 7 ans, Fabien, hospitalisé depuis quelques mois, me dit un matin, étonné « tu sais pourquoi ils mettent des blouses maintenant ? Quelqu'un est malade ? » Il rit et moi aussi de l'effet raté de ce vêtement-bouclier. L'enfant renvoie aux infirmiers l'échec du refoulement, leur angoisse devant la psychose.

Fabien doit également obéir à la demande institutionnelle de la pesée hebdomadaire mais il ne peut mettre, lui, les deux pieds sur la balance, un pied se dérochant toujours à sa volonté de rassembler son corps. Invité par l'infirmière à faire un effort, l'enfant lui dit : « ça suffit, il y a déjà tous les bras ! pas besoin de l'autre pied ! » Cette semaine, la case poids restera vide dans la grille de pesée pour Fabien, non sans générer quelque effet de culpabilité chez l'infirmière qui n'a pas pu remplir la case. Un petit grain de

sable dans le rouage de la demande institutionnelle.

L'inconscient et le sujet sont des concepts majeurs dans notre référentiel de pensée et de travail. Ils sont attaqués par le trio évaluation- certification- contrôle.

Même si l'inconscient apparaît comme une formule bien loin du réel, le dernier enseignement de Lacan rapproche le langage dans son rapport au corps et à la pulsion. De cela, le clinicien orienté par la psychanalyse, doit en tenir compte et le faire valoir, pour faire entendre un sujet qui lui est toujours hors les normes.

Pourquoi la psychanalyse est concernée par le chaos qui nous entoure

Pour ouvrir cette Journée, je me suis inspiré d'un propos fort de Jacques-Alain Miller prononcé à Madrid il y a à peine quelques semaines, qui arrive à point nommé, tellement il exprime le cœur de ce qui nous convoque ici aujourd'hui : « Penser que la psychanalyse est exclusivement une expérience d'un par un, une expérience intime échappant au chaos, au malaise qui prévaut au dehors, est une erreur.[\(1\)](#) » Il s'est passé ces derniers temps des choses suffisamment alarmantes dans notre monde et dans notre pays, pour que nous nous sentions obligés, en tant que psychanalystes, à sortir des observatoires de nos Écoles – considérées jusqu'à alors comme refuges contre la malaise dans la civilisation – afin d'interroger à nouveaux frais notre façon de nous positionner face au chaos du monde.

Nous avons décidé de préparer cette Journée dans les mois qui

ont suivi les attentats de novembre 2015 à Paris, prenant acte du fait que ceux-ci marquaient un avant et un après. Puis il y a eu d'autres événements plus récents, pas sans rapport avec les premiers, notamment en politique, qui ont provoqué chez certains analystes une envie de se mouiller et de s'impliquer d'une façon nouvelle. C'est l'effet de réveil provoqué par l'imminence d'un réel : celui de l'élan pris par l'extrême droite, de l'étendue de sa banalisation, et de sa place de plus en plus décomplexée et puissante dans notre pays. Il y a sans doute des raisons à ce qu'aujourd'hui, pour faire barrage à la possibilité qu'un parti raciste et haineux gouverne notre pays, ce soient des psychanalystes qui se lèvent, fermement, pour dire : « non ». C'est une question brûlante et délicate à la fois, que celle de la bonne manière de s'impliquer dans la pagaille du monde à partir du discours analytique, tout en protégeant ces lieux fragiles qui sont les Écoles de psychanalyse.

L'un des éléments déterminants qui m'a fait préférer l'orientation lacanienne à celle de la psychanalyse de l'orthodoxie de l'International Psychoanalytic Association, à laquelle j'avais été formée quatre ans durant dans une faculté d'Amérique Latine, fut la découverte de la conception du sujet de l'inconscient par Lacan : comme dépendant de ce qui se déroule au lieu de l'Autre, cet Autre étant le lieu-même de la parole, celle des proches qui élèvent l'enfant, aussi bien que celle articulée dans le discours circulant dans civilisation qui l'a vu naître. J'avais été formé à la représentation d'un inconscient sous forme de cave ou de couche géologique archaïque et enfouie, imperturbable quoiqu'il se déroule à la surface, protégé par un processus primaire atemporel, ayant sa propre logique... et voilà que découvrais avec Lacan un inconscient résolument branché sur l'Autre, connecté avec le monde, et carrément affecté par ce qui lui vient de ce lieu de l'Autre qu'est la parole. Les concepts majeurs d'inconscient, pulsion, désir, fantasme, symptôme, se révélaient tout à coup, non pas des instances intra-psychiques closes sur elles-mêmes, mais dépendantes de la percussion, de l'effraction de la

parole, sur nos corps. Les conséquences de vivification sur une pratique analytique dangereusement ritualisée et momifiée, auxquelles ouvrait cette nouvelle perspective, étaient juste énormes.

Lacan a noué très fortement ces deux dimensions, celle du sujet et de l'Autre qui l'entoure, par un lien qu'il appelle extimité, de telle sorte que l'Autre en moi, à moi-même ignoré, est l'un des noms de l'inconscient. Depuis Freud et son inquiétante étrangeté, nous savons que cet Autre nous est étranger et familier à la fois. Ce qui se présente à nous comme la donnée la plus familière, la plus proche, nous apparaît soudain, lors d'une vacillation subjective, comme méconnaissable et effrayante. De même, nous sommes surpris quand nous découvrons en nous, ces choses que nous croyions les plus lointaines. L'approche psychanalytique de la haine relève de la même topologie, car elle dévoile aussi le lien intime avec cette altérité à soi-même ignorée et plus exactement avec le rejet de celle-ci : nous détestons chez l'Autre des points de jouissance qui nous appartiennent et nous restent obscurs, des zones de nous-mêmes qui nous font horreur. C'est pour cela que l'horizon psychanalytique du traitement de la haine commence par une invitation à une reconnaissance de sa propre opacité, cette zone dont Freud pouvait dire, à propos de ces rêves habités par des scénarios méchants, que nous sommes, en tant qu'auteurs du script, responsables.

Lacan a forgé une formule lumineuse pour dire combien cette connexion du sujet et de l'Autre relève, non pas d'une quelconque application de la psychanalyse au social, mais se trouve au cœur même de la psychanalyse pure. C'est ce qu'il appelle « l'œuvre du psychanalyste », laquelle a pour condition cette longue « ascèse subjective » qu'est une analyse, œuvre qu'il définit dans ces termes : « Qu'y renonce donc plutôt celui qui ne peut rejoindre à son horizon la subjectivité de son époque. Car comment pourrait-il faire de

son être l'axe de tant de vies, celui qui ne saurait rien de la dialectique qui l'engage avec ces vies dans un mouvement symbolique. Qu'il connaisse bien la spire où son époque l'entraîne dans l'œuvre continuée de Babel, et qu'il sache sa fonction d'interprète dans la discorde des langages »[\(2\)](#). C'est une boussole précieuse que celle-ci qui nous propose de tenter de nous orienter dans le chaos du monde, non pas à partir d'une distinction entre normal et pathologique, mais en prenant acte de l'inéluctable malentendu et de nos efforts infinis de conversation pour vivre avec.

Le psychanalyste orienté par l'enseignement de Lacan n'est pas enfermé dans la bulle de son cabinet, menant une pratique réglée comme du papier à musique, calée sur l'horloge de la durée immuable de ses séances. L'analyste orienté par Lacan ouvre les fenêtres et pousse les portes pour prendre la mesure de l'incidence possible du tranchant de son discours dans le désordre du monde. Et sa lecture sera d'autant plus lucide s'il est lui-même averti de cette fenêtre intime qui s'appelle le fantasme, qui a pour fonction de mettre entre nous et le réel toute une série d'écrans et de boucliers, prenant la forme d'un ne rien vouloir savoir, pour mieux nous tenir à l'écart du réveil.

Freud lui-même a mis au centre de sa Psychologie des Masses, ce nœud entre le sujet et l'Autre, en faisant s'équivaloir psychologie individuelle et collective, hypnose et hainamoration à deux dévoilant la même structure, les mêmes ressorts que les phénomènes de fascination collective à très grande échelle. En pleine ascension du nazisme, Freud a dépeint comme personne, la capture des sujets un par un, reliés autour d'un même et sombre objet et situant à l'horizon un funeste Idéal.

Le malaise dans la civilisation d'il y a cent ans n'est plus le même de nos jours, et le déclin de l'ordre symbolique avec ses repartitoires solides, tout comme les bannières idéologiques qui ont commencé à décliner avec la chute du mur de Berlin, ne se sont pas accompagnés de l'apaisement que les

plus optimistes attendaient depuis 1968. Dans ce nouveau monde de la fin du XXème siècle, la guerre civile et son horreur génocidaire éclatent en Yougoslavie au lendemain de la dissolution de l'URSS et trois ans après c'est au Rwanda qu'un peuple est décimé avec un acharnement inouï en quelques semaines. La toile du Net commence à se tisser sur la planète et le développement des marchés communs se transforme à la vitesse de l'éclair en globalisation.

Les combats des droits entamés par les mouvements féministes, suivis par les dites minorités sexuelles depuis les années soixante-dix, parviendront à de nombreuses conquêtes dans un monde où modes de jouissance, styles de vie pluriels, autrefois considérés comme pervers, trouvent peu à peu une certaine reconnaissance.

Mais l'entrée dans le XXIème siècle dévoile combien le déclin de la fonction paternelle et la percée du discours de la science dans le champ du vivant, s'accompagnent du surgissement des nouveaux visages de la ségrégation particulièrement coriaces. Retour rigoriste et nostalgique aux discours du fer d'antan, ont le vent en poupe. À la reconnaissance du droit au mariage et à l'adoption pour les couples homosexuels, répondent des mouvements comme la Manif pour Tous et Sens Commun. À l'appauvrissement des pays jadis riches par un capitalisme boursier et financier out of control, et aux mouvements sans précédent des migrants fuyant guerres et famines, répondra la vague des replis identitaires des extrêmes droites en Europe et en Amérique. Aux bouleversements politiques du Proche Orient, provoqués par l'invasion de l'Irak par les USA, répondra une guerre fratricide sans merci entre les branches de l'islam sunnite et chiite, qui embrasera d'abord le monde arabe avant de s'étendre sur l'Occident dans un incendie qui est maintenant parmi nous de la façon la plus brutale qui soit.

L'État Islamique avec sa nouvelle religion et sa nouvelle terreur, marque une discontinuité parmi les discours prônant l'extrémisme violent, même d'avec Al-Qaida, car Daesh ne se contente pas de s'attaquer à l'impérialisme américain : il se

veut globalisé, réticulaire, délocalisé, hyperconnecté, frappant l'ennemi de l'intérieur, mais surtout, il prône un discours fondamentaliste invitant les vrais croyants à rejoindre le Djihad.

La nouvelle fascination produite par ce discours où la dimension nihiliste et sacrificielle est au devant, est l'une des énigmes que cette Journée a voulu explorer. Olivier Roy le dit ainsi : « Ce qui est nouveau, c'est l'association du terrorisme et du djihadisme avec la quête délibérée de la mort »[\(3\)](#).

Et même si un connaisseur comme le sociologue Farhad Khosrokhavar considère aussi que ce retour de religieux comporte « une dimension inédite de ce phénomène dans son caractère massif chez eux qui se réclament de la mort sacrée (le martyr) pour promouvoir un type de lutte et défendre des enjeux qui paraissaient dépassés par les progrès des Lumières », il fait néanmoins l'hypothèse selon laquelle « À cela s'ajoute la disparition du monde bipolaire où l'idéologie jouait un rôle essentiel d'un côté comme de l'autre, l'islam assumant désormais en partie le rôle dévolu aux utopies de salut collectif ». Olivier Roy n'est pas de cet avis et son dernier ouvrage *Le Djihad et la mort* met en avant justement l'absence de toute dimension utopique ou idéaliste à la différence d'autres causes de l'extrême violence de jadis, au profit de la dimension sacrificielle du plus grand nombre des victimes et de soi-même.

Quel que soit le terrain où nous exerçons, nous avons affaire aujourd'hui à une nouvelle clinique de la pulsion de mort, à un état particulièrement aiguë, car nous savons combien la bascule vers l'extrémisme violent se fait par la rencontre avec des images et un discours où le sujet est capturé par l'effectuation d'un acte de barbarie, qui est en soi, un pur accomplissement qui ne connaît pas le doute. Quel que soit le nom auquel se fait l'offrande, Dieu, Oumma, Paradis, ce que nous savons c'est que le corps du sujet est aspiré, littéralement, pour un nouvel absolu, un astre noir qui brille plus que tout. Eric Laurent[\(4\)](#) lors du débat à Bruxelles il y

a deux ans, avec Fethi Benslama, avait attiré notre attention sur le fait que nous ne sommes plus ici dans une clinique de la quête de l'Idéal mais dans celle d'une nouvelle jouissance. L'Un compact, impitoyable et hors dialectique du Dieu de Daesh n'est pas le trait de l'Idéal ouvrant un horizon désirant au sujet. Fort probablement Eric Laurent fera résonner cette dimension du corps, à l'ère de la société des frères et de leurs manifestations que Jacques-Alain Miller il y a deux ans nous a invité à considérer comme la « nouvelle alliance de la pulsion et de l'identification »⁽⁵⁾.

Nous verrons au cours de cette Journée que ces nouvelles manifestations de la violence extrême ne recouvrent qu'une partie des pratiques ségrégatives et que bien d'autres relèvent de l'angoisse provoquée par un monde où tout tangué sans points de capiton. Une angoisse qui fuse comme jamais via les vases communicants d'un monde qui partage tout et tout de suite. Nous avons voulu cette Journée aussi plurielle que ces nouveaux visages de la ségrégation et c'est la raison pour laquelle la clinique aura une place très importante. Expériences de terrain en institution contre la pente ségrégative, enseignements de la clinique contemporaine des addictions, action de prévention du basculement vers les extrémismes violents, traversée des identités et traitement de l'intime de la ségrégation dans l'expérience psychanalytique. Quelques surprises viendront aussi scander la Journée ainsi qu'un cocktail convivial à la fin, car aborder ces sombres sujets n'est pas incompatible avec une élaboration dans le gai savoir.

Avec ces propos je déclare cette journée ouverte.

Ce texte a été prononcé pour ouvrir la Journée de l'Envers de Paris, qui s'est tenue le 10 juin sous le titre « Les nouveaux visages de la ségrégation ».

¹ Miller J-A., « Conférence de Madrid », Lacan Quotidien, N° 700, mai 2017.

² Lacan, J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *Écrits*, Le Seuil, 1966, Paris, p. 321.

³ Roy O., *Le Djihad et la Mort*, Seuil, Paris, 2016, p. 8.

⁴ Laurent E., « Jouissance et radicalisation », *Lacan Quotidien* 528, juillet 2015.

⁵ Miller J.-A., « En direction de l'adolescence », *La Petite Girafe*.

Les passions de l'Être, rendez-vous clinique avec F. Biagi-Chai

La passion est « un des noms du symptôme à l'ère du *parlêtre* », tel a été le fil conducteur de Francesca Biagi-Chai, invitée du 36e Rendez-vous clinique du CPCT Marseille-Aubagne, consacré aux *passions de l'être* [\(1\)](#) et présidé par Nicole Guey.

F. Biagi-Chai a proposé un commentaire clinique détaillé des trois cas présentés par les consultants (Renée Adjiman, Joël Ajello et Bruno Miani) puis elle a apporté son propre éclairage sur le thème.

Dans son cours « Pièces détachées », J.-A. Miller montre que la langue, indépendamment du fantasme, est déjà une passion en ce sens qu'on la reçoit avant de l'apprendre. C'est pourquoi elle affecte le corps. Ce point est particulièrement illustré par le signifiant holophrasé « *poapo* », venu percuter le corps de la patiente de B. Miani. De ce fait, le sens de la démarche

du « peau à peau », consistant à placer le bébé prématuré sur le corps de la mère, lui échappe totalement.

La variété des passions est infinie dans la mesure où la passion indexe un certain rapport du sujet à une « souffrance jouissante », note F. Biagi-Chai. Cette dimension passionnelle est manifeste dans le cas présenté par R. Adjiman, où le signifiant maternel *Tu es une m...* porte ses effets mortifères à la limite de la défenestration. La haine de soi, isolant le sujet de l'Autre, est également l'affect central dans le cas de névrose présenté par J. Ajello, cristallisé ici sous le signifiant *araignée*, qui évoque l'empire de la mère.

F. Biagi-Chai nous montre ensuite la portée du concept de passion à travers une pièce de théâtre portée à la scène récemment. Il s'agit de *May Day* (2), inspirée d'un fait réel. En 1968, à Scotswood (Angleterre), une enfant de 11 ans, Mary Bell, a été condamnée à la prison à vie pour avoir étranglé deux garçons de 3 et 4 ans. Libérée à 26 ans pour bonne conduite, cette femme témoignera à 38 ans, de son expérience auprès d'une journaliste-écrivaine (3).

May Day met en scène la criminelle sortie de prison mais toujours aux prises avec ses fantômes. L'histoire confirme ce que dit Lacan : il faut trois générations pour produire une psychose. La génération de la grand-mère maternelle de Mary (Alice) est dominée par la passion de l'amour séparé de la haine. La génération de la mère (Betty) est sous l'empire de la haine surplombant l'amour. Enfin, la génération de Mary est dominée par la passion de l'ignorance, au sens de la psychose, et d'un amour impossible.

Mary devenue mère, décide de parler, « sinon la petite fille ne partira jamais ». D'emblée un rêve survient, « effrayant », transposition sans métaphore de sa triste réalité. S'en suit une hallucination sensorielle, puis un phénomène de corps : une douleur cinglante dans le bras, passion du corps. Petite, Mary n'a pas fait l'objet d'un intérêt particularisé (Lacan) par sa mère, une adolescente de

16 ans. Le véritable objet de la passion maternelle est un cahier noir – objet fétiche – sur lequel elle écrit frénétiquement avant d'aller faire ses passes. L'enfant a failli mourir sous les coups de sa mère pour avoir ouvert le cahier. Mary est par ailleurs, mise en position de sacrifice christique, livrée à la jouissance des clients de sa mère. « Mon corps, je ne le sentais pas », dira-t-elle.

Que tentera-t-elle à travers son passage à l'acte, dans un état dissocié ; « pourquoi mes mains sur la gorge du gamin? » Précisément le lieu du corps où elle sentait « la boule noire » lorsqu'elle était livrée au plaisir des hommes. Questionne-t-elle ce qu'est l'amour quand elle demande à la mère de l'enfant tué si elle souffre ? Fallait-il qu'ils manquent dans le réel ? « Mary n'a ni regard, ni affect, ni corps », souligne F. Biagi-Chai. Mary ignore tout.

Betty, sa mère a, quant à elle, une intériorité, a des affects mais c'est une haine pure contre sa fille qui l'anime. Or, elle aussi, Betty, a été laissée tomber. Elle ne se remet pas de la mort de son père, qui était « sa forteresse, son seigneur » et fera face à la mélancolie avec son cahier noir et en se donnant sans retenue aux hommes. Sa mère, Alice, possédée par sa passion de la pureté et de l'amour de Dieu, n'aura de cesse de lui arracher le diable du corps jusqu'au ravage tout en fermant les yeux sur le rapport incestueux que Betty entretient avec son père. Au moment, elle pourrait les surprendre, une douleur cinglante dans le bras l'arrête – la même douleur qui hantera Mary.

L'acuité de lecture de F. Biagi-Chai fût de May Day un enseignement pour la psychanalyse, et du *Rendez-vous clinique* un lieu où « l'on apprend comment agir par la parole sur les passions, c'est-à-dire sur le désir qui les résume toutes » [\(4\)](#).

[1](#) □ Rendez-vous clinique préparé par Françoise Haccoun et Patrick Roux

[2](#) □ Une pièce de Dorothee Zumstein, mise en scène par Julie Duclos,

donnée au théâtre de la Colline.

3 [□](#) Gitta Sereny (1921 -2012) auteur de *Meurtrière à 11 ans, Une si jolie petite fille* et *Paroles non entendues*.

4 [□](#) Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », cours du 9 mars 2011, inédit.

« L'adolescent et la jouissance mauvaise », retour sur la conférence de Laure Naveau

Avec le thème « porteur et fructueux » de l'adolescent au XXI^{ème} siècle Laure Naveau nous invite¹ à nous « réinventer », nous, parents, enseignants et psychanalystes. Le concept de « l'adolescence » est à prendre comme « une construction », c'est-à-dire comme un « artifice signifiant » nous dit J.-A. Miller. Grâce à cette boussole Laurent Dupont, directeur de la prochaine Journée de l'Institut de l'Enfant, pose la question : « L'adolescence existe-t-elle ? » et Laure Naveau utilise la formule de Lacan à propos de la femme pour l'appliquer à l'adolescent : « L'adolescent est une énigme pour l'Autre comme il l'est pour lui-même ».

« L'adolescent contemporain » est celui du règne de « l'objet de la technique ». Il est exposé à quelque chose de nouveau à savoir « le tout dire, tout entendre et tout voir, instauré par notre arraisonement à la technique ». Il y a là accès à de l'illimité. Laure Naveau évoque ici l'écrit de Martin Heidegger de 1950 dans ses *Essais et Conférences*, « La

question de la technique ». L'auteur déjà s'interrogeait sur « l'essence de la technique moderne ». Au XX^{ème} siècle l'avènement de la technique est déjà un phénomène central des temps modernes qui suscite le questionnement.

Laure Naveau aborde ce qu'on appelle « le réseau internet » qui fait partie de la vie de l'adolescent d'aujourd'hui. Qu'en est-il de cette technologie des « réseaux sociaux » ? La technologie internet élargit-elle le réseau social, qui est défini par les sociologues comme l'ensemble des relations entre des personnes ou entre des groupes sociaux? Le déclin de la sociabilité date-t-il d'internet ? Il daterait plutôt de la montée du capitalisme datant elle-même de la révolution industrielle de la fin du 19^{ème} siècle.

Avec Facebook ce n'est pas le déclin d'une sociabilité, ce serait plutôt l'explosion d'une nouvelle sociabilité nous dit Laure Naveau. Ces nouvelles techniques ajoutent de nouvelles possibilités de rencontres avec les autres, avec les pairs « p.a.i.r.s ».

Lacan disait : « se passer du père à condition de savoir s'en servir », et notamment pour faciliter la délicate transition de l'enfance à l'adolescence, et adoucir l'isolement de chacun (chaque Un) car chacun est plus ou moins seul avec sa jouissance autistique. Dans *Totem et tabou* de Freud le père est l'homme à abattre car dans la horde il a toutes les femmes. Le père pour Lacan n'est pas le père freudien, pour lui, le père est digne de respect et d'amour s'il fait d'une femme la cause de son désir.

La question est de savoir si la technique a pris le pas sur la civilisation, si les plus « déboussolés » sont les adolescents ou plutôt les parents, les éducateurs et les psychanalystes. S'accrocher à la tradition, rejeter le réel des mutations de la civilisation, donne une nouvelle forme de malaise dans la civilisation et conduit aux sujets « déboussolés ».²

La question de l'objet de la technique nous mène à d'autres objets, ceux de la psychanalyse lacanienne que sont les « objets petits a » qui permettent de « tirer au clair » l'inconscient de chaque sujet. La boussole de la psychanalyse lacanienne c'est « l'objet a » qui dans le « mathème de la modernité » de J.-A. Miller se présente comme « objet petit a » plus grand que l'Idéal ». L'objet l'emporte sur l'Idéal. Il s'agit des objets freudiens de la demande (objet oral et anal) et des objets lacaniens du désir, le regard et la voix. Lacan invente les « objets a » dans le Séminaire « L'angoisse » à partir du concept de « la pulsion » de Freud.

Que cherche-t-on dans ces objets de la technique qui prétendent répondre au manque, alors que le manque est structural ? Le manque nous dit Laure Naveau est le grand secret de la psychanalyse. Ce manque Lacan le place dans le langage lui-même, dans grand A qu'il écrit grand A barré. (l'Autre sans Autre)

Notre époque génère de l'addiction puisque la société de consommation promeut une consommation toujours plus importante d'objets de jouissance. L'addiction c'est une façon de refuser l'insatisfaction et c'est une façon de nier le manque. L'objet technique peut être vécu sur le mode d'une addiction, d'une pathologie, il peut devenir un partenaire au dépend du partenaire « en chair et en os ».

Mais d'un autre côté « le réseau » peut être une tentative de solution à un autisme généralisé. Il peut réinventer un lien social pour un adolescent qui peut venir en parler à un analyste. Il y a là à reprendre la parole, à retrouver « cette dignité perdue du sujet de la parole ».

Toute expérience désirante est liée à un objet. L'adolescent de l'hyper-modernité a une relation singulière à l'objet et au manque, une relation qui comble le manque avec l'objet de la technique. C'est une tentative de suppléance à l'inexistence du rapport sexuel, un déni de la castration, une nouvelle

forme de perversion. Il y a alors pour l'analyste à créer le désir sous la forme du désir de savoir.

Face aux mutations de la civilisation « la psychanalyse doit savoir se réinventer » nous dit Laure Naveau pour « être politique ». Il y a là en effet un « pari risqué » qui table sur l'impossible, le réel inassimilable, le manque et le ratage dit-elle. Il y a à savoir y faire avec le réel de la jouissance inassimilable, avec « l'étranger de la jouissance » qui est le réel de la psychanalyse que Laure Naveau a qualifié « d'anti-racisme inédit » car il accueille la différence absolue.

[1](#) En mai dernier à la Maison de la Vie Associative de Reims, en clôture du cycle de conférences de l'ACF-CAPA, « Sexe(s), Ado ».

[2](#) Cf. « Une fantaisie » de J.-A. Miller, 2006.

[L'enfant qui ne marchait pas](#)

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

[Travailler avec des parents en institution](#)

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

Clinique logique

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)

De l'œil au regard : le mime d'une perte

Veillez vous connecter pour accéder à cet article.

[Se connecter](#)